

Duquesne University

## Duquesne Scholarship Collection

---

I/D Information Documentation (French)

ID and Anima Una

---

1-1-1979

### 1979 Vol. 20: POUILLART DES PLACES: L'appel d'un tricentenaire

Equipe généralice

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/id-fr>

---

#### Repository Citation

Equipe généralice. (1979). 1979 Vol. 20: POUILLART DES PLACES: L'appel d'un tricentenaire. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/id-fr/21>

This Article is brought to you for free and open access by the ID and Anima Una at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in I/D Information Documentation (French) by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

## POULLART DES PLACES: L'appel d'un tricentenaire

Le 26 février prochain, nous allons célébrer le troisième centenaire de la naissance de notre fondateur, Claude **POULLART DES PLACES**. Nous nous rassemblerons autour de lui, car un fondateur reste un «vivant». C'est autre chose qu'un vague souvenir ou un lointain ancêtre. Sa vie et son esprit demeurent l'inspiration et l'élan de son Institut.

### L'élan d'une vie

Certes, il est mort à trente ans, après deux années seulement de sacerdoce. Ses deux plus directs collaborateurs, eux aussi, sont morts tout jeunes: l'un à 25 ans, l'autre à 30. Claude n'est qu'un séminariste de 24 ans quand il fonde son séminaire de pauvres écoliers. Il n'aura pas le temps de codifier sa pensée; il n'arrivera même pas à terminer les Règlements de sa communauté. Aucun de ses rares écrits, à part les Règlements du Séminaire, n'était destiné à la publication.

La merveille, malgré tout cela, et bien qu'il n'ait survécu que six ans à la naissance de son œuvre, c'est que Claude ait su lui imprimer un tel élan et un tel esprit, qu'elle traversera le difficile XVIII<sup>e</sup> siècle sans rien perdre de sa ferveur première. Les 1.600 prêtres que les Spiritains ont envoyés vers les «postes déserts et abandonnés» jusqu'à la Révolution française témoignent combien ce premier amour était vigoureux et profond. La Congrégation du Saint-Esprit sera, de toutes les institutions similaires, une des rares à survivre après la grande tourmente révolutionnaire.

Plus que des écrits, Claude a transmis aux siens la force d'une vie, le don d'une jeunesse. Ce fut son plus beau «livre», et ce livre est devenu inspiration et appel pour tous ses fils. Il ne nous a pas laissé un Institut tout fait, mais une expérience d'amour pour les plus abandonnés. Il ne nous a pas laissé une Règle toute faite, mais un esprit qui continue de nous interpeller.

Les saints nous attirent parce que Dieu s'est emparé d'eux. Et nul ne pourra empêcher ou éteindre l'élan évangélique de leur vie. A chacun de le comprendre et de l'exprimer dans sa propre langue, dans son propre temps: «*Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de la Mésopotamie...*» de Saint-Pierre-et-Miquelon et d'Acadie, des Antilles et de Guyane, du Paraguay et du Pakistan... (Cf. Act. 1, 9). Tout témoignage a valeur de Pentecôte.

Sa vie, c'est tout ce que Claude nous offre, et rien d'autre. Mais sa vie, c'est tout.

Claude n'est pas venu au monde comme «un saint tout fait»; sa biographie en témoigne. Il a

entendu, certes, l'appel du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse; mais la gloire du monde avait ses attraits. Longtemps, il fit la sourde oreille. A 22 ans seulement, il s'avouera vaincu et se donnera à Dieu sans réserve. Au terme d'un long cheminement, il a fini par voir clair, devant Dieu, mais lentement.

Tout l'avait porté vers une vie facile. Exceptionnellement intelligent, charmant, voire charmeur dans son physique et son comportement, élégant et riche, aimé de tous, il avait le monde à ses pieds. On admirait son savoir, sa distinction, son éloquence. On réclamait partout sa présence: aux banquets, aux soirées, à la danse, à la chasse, au concert, au théâtre... Claude ne pouvait rester indifférent à tant d'adulation, ni mépriser les plaisirs qu'on lui offrait de tous côtés.

C'est vrai, il y eut tout cela. Mais des circonstances tout autres l'ont aidé à mûrir sa décision finale: quelques sages directeurs spirituels, plusieurs retraites, des lectures où il «nourrissait son âme», une famille équilibrante dont il était aimé, l'influence et l'amitié solide d'un Grignon de Monfort, d'un abbé Bellier, de plusieurs Jésuites... Toutes ces influences conjuguées ont été déterminantes pour l'évolution de sa vocation.

Sur ce point, Claude est beaucoup plus «contemporain» qu'on ne pourrait le penser. Bien des jeunes, aujourd'hui, peuvent se retrouver en lui: comme eux, il a connu l'aventure spirituelle d'un jeune sollicite à la fois par des tentations faciles et par un idéal élevé, avec des moments de grande ferveur et des crises de découragement. Au cœur de tout cela, il est parvenu à faire son choix, clair et définitif. A peine a-t-il eu le temps de le faire: Dieu l'attendait dans la courbe du chemin. Mais, de ce choix, jaillira toute notre histoire et notre vocation spiritaine.

*«Je ne souhaitais que d'aimer (le bon Dieu) et, pour mériter son amour, j'aurais renoncé aux attachements les plus permis de la vie. Je voulais me voir, un jour, dénué de tout, ne vivant que d'aumônes, après avoir tout donné. Je ne prétendais me réserver, de tous les biens temporels, que la santé, dont je souhaitais faire un sacrifice entier à Dieu dans le travail des missions, trop heureux si, après avoir embrasé tout le monde de l'amour de Dieu, j'avais pu donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang»...* (Cité par H. KOREN, pp. 132-134).

## Les mains vides: une intuition prophétique

*« Tout ce qui commence a une vertu  
qui ne se retrouve jamais plus,  
une force, une nouveauté, une fraîcheur comme l'aube ».*  
(Péguy)

Former les pauvres pour évangéliser les pauvres: telle fut la grande intuition qui a saisi le cœur de POUILLART DES PLACES. Il ne s'agissait pas seulement de pourvoir à la formation intellectuelle et morale de ses séminaristes; son originalité, c'est d'avoir opté pour la radicalité de l'Évangile au service des plus abandonnés dans l'Église de son temps. La misère de beaucoup de pauvres écoliers était considérée comme « une des plus grandes plaies de l'Église de France ».

Simple tonsuré, Claude fondera un séminaire pour pour que « les pauvres soient évangélisés ». On n'y admettra que des étudiants pauvres. On n'y vivra que d'aumônes. Cette initiative ne se voulait pas une solution pour le problème des séminaires. Pourtant, elle portait en elle l'inspiration et la force d'une interpellation prophétique. A partir de ce geste, et d'autres semblables, le clergé de France récupérera en partie sa crédibilité.

Le prophète annonce les chemins de Dieu par gestes, par intuitions, beaucoup plus que par des théories. Sa vie devient parabole: « Le Royaume des cieux est semblable à un homme riche, nommé Claude POUILLART, qui, se dépouillant de toutes ses richesses... ». Le message des prophètes va droit à la vie; il naît des événements, des cris du peuple, et la voix de Dieu se confond avec ces cris (cf. Ex., 3, 7).

Qu'il est impressionnant l'élan prophétique des premiers Spiritains! Il ne nous en reste que des « fioretti », mais de quoi nous frapper et nous faire rêver: vivre l'Évangile, tout simplement, en pleine confiance envers Dieu, en vrai dévouement aux plus

pauvres; cette fraîcheur des origines, si nous avons le courage et surtout la simplicité de la ressentir, elle nous interpelle au plus profond de nous-mêmes, nous qui, à sa suite, avec Libermann, nous prétendons « pour les plus pauvres ».

Une telle intuition, POUILLART DES PLACES ne l'a pas perçue du premier coup. Elle accompagne de près tout son itinéraire spirituel. Au fur et à mesure que Claude devenait plus exigeant pour lui-même, dans sa foi grandissante, il eut, de plus en plus claire, cette conviction: l'Évangile est pour les plus pauvres.

Les petits Savoyards qui ramonaient les cheminées de Paris pour faire vivre leurs familles, ce fut le premier signe de la part de Dieu. Devenu clerc tonsuré, il lui apparut avec évidence que plusieurs de ses amis étaient aussi nécessaires que les petits ramoneurs. Il résolut d'en aider secrètement quelques-uns, rognant sur la modeste allocation qu'il recevait de son père. Fonder une résidence pour ses amis pauvres ne lui était pas encore venu à l'esprit: « Il ne s'agissait d'abord que de quatre ou cinq pauvres écoliers qu'on tâcherait de nourrir », dira-t-il un peu plus tard.

Avec ce petit groupe, il apprit à être pauvre et, en communauté, à vivre pauvre. Il comprit que, sans vivre avec eux, il ne pourrait vivre pour eux. Il s'est fait l'un d'entre eux, « lavant la vaisselle, faisant les commissions, décrochant à son tour les souliers des étudiants ». Le règlement était le même pour tous. La dernière étape, dans sa marche vers les plus abandonnés, ce fut, le dimanche de Pentecôte 1703, la fondation officielle d'une communauté avec douze de ses écoliers. Son dévouement aux pauvres étudiants, destinés aux postes les plus difficiles, il l'avait envisagé d'abord comme provisoire. Désormais, c'était sa vocation définitive.

### « Qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pas du missionnaire... » (Is., 52, 7)

Dans la pauvreté communautaire, le petit groupe apprenait à ne dépendre que de Dieu seul. La confiance en sa Providence deviendra la base de la communauté naissante. Pour subsister et se développer: que des aumônes. Le Séminaire n'a pas d'autres ressources. Un jour viendra où il y aura « quatre-vingts garçons à nourrir et pas une once de pain à leur donner ». Ils ont de telles dettes que boulanger et boucher leur refusent toute fourniture tant que les arriérés ne seront pas acquittés. Un autre jour, « arriveront des vivres en abondance, sans que l'on sût d'où cela venait, tellement que la communauté n'avait pas encore fait de meilleur repas ».

A partir de ces expériences, naîtra une totale disponibilité entre les mains de Dieu, celle même dont Libermann aimera tant parler, et aussi la préférence envers les postes pour lesquels on ne trouve guère d'ouvriers. Un tel idéal de pauvreté spirituelle orientera tout naturellement le petit groupe vers les terres lointaines, les situations de frontière et les priorités missionnaires de l'Église. Déjà, dans ses « Réflexions sur le passé », Claude avait signalé que les missions

furent sa première aspiration. Il faudra attendre Mr BOUIC et les premières Règles pour que les missions à l'étranger soient explicitement mentionnées. On trouvera les Spiritains partout où il y a urgence et difficulté: au Séminaire du Québec, près des Indiens d'Acadie, aux îles Saint-Pierre-et-Miquelon, en Guyane... Le P. BESNARD, Monfortain et ancien élève du Séminaire du Saint-Esprit, écrivait d'eux:

*« On voit les Spiritains, entre les mains de leurs supérieurs immédiats et au premier signe de leur volonté (...), faire comme un corps de troupes auxiliaires, prêts à se porter partout où il y a à travailler pour le salut des âmes; se dévouant par préférence à l'œuvre des missions, soit étrangères, soit nationales; s'offrant pour aller résider dans les lieux les plus pauvres, les places les plus abandonnées et pour lesquelles on trouve difficilement des sujets. Qu'il faille être relégués au fond d'une campagne ou ensevelis dans un coin d'hôpital, instruire dans un collège, enseigner dans un séminaire ou diriger une pauvre communauté, se transporter aux extrémités du Royaume ou continuer une austère résidence; qu'il faille même traverser les mers et aller jusqu'au bout du monde pour gagner une âme à Jésus-Christ, leur devise est: Nous voilà, prêts à exécuter vos volontés! Ecce ego, mitte me ».*

On dirait une page arrachée aux Actes des Apôtres. Un courant frais traverse cette disponibilité, cette mobilité de nos premiers confrères, dans un temps où l'on ne parlait pas encore d'internationalité. La disponibilité est la vertu du pauvre et du pèlerin. Elle oblige presque à ne pas avoir d'Eglise particulière. Paul, lui non plus, ne restait pas en place: il allait de mission en mission, quelques semaines, quelques mois, un an et demi; il éveillait à la foi, suscitait une communauté et lui confiait le soin de faire grandir l'Eglise de Corinthe, d'Antioche ou d'ailleurs. Puis il partait, revenait quand on avait besoin de lui. Et

malgré ce rythme vertigineux il connaissait chacun « par son nom », mettait en place des responsables, créait des amitiés prêtes à risquer leur vie pour le sauver (cf. Rom., 16). Ses lettres ne sont nullement celles d'un « visiteur »: Nul n'a réussi, comme lui, cet équilibre entre incarnation et mobilité missionnaires.

On souhaite aujourd'hui une telle mobilité. On a besoin de retrouver le sens des Eglises de Paul, qui ne peuvent être au détriment des Eglises de Pierre, bien au contraire. Nos origines spirituelles nous invitent à reprendre le bâton et le sens de la marche.

## Aux sources d'une spiritualité

*«Tous les écoliers adoreront particulièrement le Saint-Esprit auquel ils ont été spécialement dévoués. Ils auront aussi une singulière dévotion à la Sainte Vierge, sous la protection de laquelle on les a offerts au Saint-Esprit».* (Premières lignes des Règlements de la Communauté spiritaine).

Si les fils de POUILLART DES PLACES portent le nom de Spiritains, ce n'est pas parce qu'ils avaient dédié à l'Esprit-Saint l'auberge de la rue des Cordiers: la consécration de la Pentecôte n'avait pas été celle d'une maison, mais celle de douze jeunes gens, prémices d'une grande famille apostolique. Cette double dévotion à l'Esprit et à la Vierge devait marquer toute leur spiritualité. Ils y trouveront, au-delà de la simple piété, l'inspiration de toute leur vie apostolique.

Le Spiritain est sous la mouvance de l'Esprit, de l'Esprit qui est souffle, respiration de Dieu. Se consacrer à l'Esprit-Saint, c'est recevoir de lui ce souffle qui nous fait vibrer aux vouloirs de Dieu. Là est le fondement de notre disponibilité apostolique. Qui arrêtera ce Vent? «Nul ne sait d'où il vient, ni où il va». Etre Spiritain, c'est s'ouvrir à l'Esprit, sans savoir jamais jusqu'où il nous mènera. Dans la mesure où

elle « n'eteindra pas » l'Esprit, notre Congrégation restera vivante. Il se peut qu'il nous envoie en Macédoine quand nos projets allaient plutôt vers l'Asie Mineure. Il nous conduit chez Cornelius quand tous nos arguments nous défendaient d'y entrer et de salir les choses saintes. Par la force de l'Esprit, nous sommes allés d'abord aux postes les plus humbles des diocèses de France; puis vers les Indiens d'Acadie, vers les esclaves de Guyane, de Sénégambie et d'ailleurs...

Notre identité spiritaine, ne peut se définir qu'en relation avec l'Esprit. Si, de nos jours, l'Eglise prend conscience que ce même Esprit la pousse vers une rénovation profonde, n'est-ce pas pour nous-mêmes une interrogation? Plus que jamais, en cette période de renouveau, l'Esprit-Saint doit être l'éveilleur et l'unificateur de notre spiritualité spiritaine.

*«Toute famille a son originalité propre. L'important, pour nous, c'est l'intuition profonde qu'ont eu, de l'Evangile, nos fondateurs, comment ils l'ont vécu, quelle aventure spirituelle et missionnaire ils ont partagé avec leurs frères. Parfois, on s'identifie tellement avec l'Eglise locale que l'on oublie qu'étant missionnaires, nous sommes porteurs d'un aspect d'universalité dans notre mission; et cet aspect d'universel dépasse les cadres de l'Eglise locale»* (P. TIMMERMANS).

## Appel pour un temps de renouveau

A travers ses écrits, si rares soient-ils, nous pouvons deviner « l'âme profonde » de notre fondateur. Simples confidences, mais son tempérament ardent est là; il écrit avec son cœur.

Ses « Réflexions sur le passé » sont le document le plus précieux que nous possédions sur le « dedans de son âme »: celle-ci devient transparente devant Dieu. En le lisant, on croirait entendre le DIEU EST TOUT de Libermann. Plaire à Dieu, faire tout pour lui, coûte que coûte, telle est la toile de fond de sa vie de jeune. Dieu l'a finalement conduit au désert et lui a parlé au cœur (Cf. Os., 2, 16).

*«Je passais des temps considérables devant le Saint-Sacrement; c'étaient là mes meilleures et mes plus fréquentes récréations. Je priais la meilleure partie du jour, même en marchant dans les rues, et j'étais inquiet aussitôt que je m'apercevais d'avoir perdu, pendant quelque temps, la présence de celui que je voulais tâcher d'aimer uniquement»* (Cité par P. KOREN, p. 134).

Une telle expérience spirituelle est sûrement parmi les grandes richesses de notre patrimoine commun. Dans les écrits de Claude, on peut déceler, « au-delà d'un style qui n'est plus le nôtre, un esprit qui nous concerne: son attitude spirituelle, devant Dieu et devant le monde, rejoint, à travers les siècles,

nos préoccupations d'aujourd'hui. Elle se retrouve tout au long de notre histoire spiritaine » (P. LECUYER).

Avant tout, nous sommes « communauté », vivant de la foi dans le Christ et dans sa Mission universelle. Cette conviction est la base de notre apostolat: elle existe par-delà nos interrogations sur la Mission; elle doit être plus forte que nos inquiétudes du moment. Nos méthodes sont mises en question? nos œuvres s'interrogent sur leur avenir? c'est une invite à mieux révéler ce que nous sommes, des témoins de Jésus-Christ, des témoins du mystère de sa mort et de sa résurrection.

Notre avenir? Il dépend de la confiance que nous avons dans les valeurs fondamentales de notre consécration missionnaire: croire suffisamment à la prière gratuite pour lui consacrer, chaque jour, un temps suffisant; savoir situer cette prière au cœur de notre apostolat; avoir conscience que l'appel de Dieu passe par les pauvres et que notre engagement envers la justice et la paix est une exigence de notre prière; croire en la créativité apostolique de nos vœux et de notre communion fraternelle; nous y engager de façon radicale « pour que le monde croie ».

## «Ce qui était sous-entendu, nous l'exprimons maintenant» (Libermann)

On pourrait penser que POUILLART DES PLACES est simplement le fondateur d'une Congrégation qui aurait fusionné, un peu par hasard, avec la Congrégation de Libermann. En fait, l'inspiration fondamentale, le charisme de Claude et de François, sont dans la même ligne. Le but de leur apostolat, et même les événements de leurs vies, comportent plus d'une similitude.

Libermann et Poullart ont une même persuasion vécue de l'Absolu de Dieu, de l'aide de Marie, de la nécessité de la liberté intérieure, de l'abandon à Dieu.

Inutile de rappeler les paroles, bien connues des Spiritains, que Libermann prodiguait sur l'Absolu de Dieu. On connaît moins les propos de Claude :

*«Que mon cœur ne soit plus occupé que de vous seul. Se passerait-il un moment où il ne s'élève pas vers vous, où il ne vous consacre pas toutes ses pensées?...»* (P. KOREN, p. 56). *«Je vous supplie de vouloir bien me donner la foi, l'humilité, la chasteté, la grâce de ne faire, de ne dire, de ne penser, de ne voir, de n'entendre, de ne souhaiter, que ce que vous voulez que je fasse, que je dise...»* (P. KOREN, p. 122).

Comme chez Libermann, cette conviction de l'Absolu de Dieu entraîne une libération intérieure de tout ce qui empêche d'aller vers Dieu, et surtout de l'orgueil. Tous deux, sans être prêtres, fondent

une œuvre que personne ne prend au sérieux. Tous deux sont objet de moqueries et la risée des bien-pensants. Ces paroles de Claude, Libermann, à Rome, aurait pu les faire siennes :

*«Qu'on dise tout ce qu'on voudra, qu'on m'approuve, qu'on s'en moque, qu'on me traite de visionnaire, d'hypocrite ou d'homme de bien, tout cela me doit être indifférent»* (P. KOREN, p. 80).

Et encore: *«C'est votre affaire, mon Dieu, de combattre pour moi. Je me confie entièrement à vous, parce que je sais que vous prenez toujours le parti de ceux qui espèrent en vous et qu'on n'a rien à craindre quand on fait tout ce qu'on peut et que vous nous conservez»* (P. KOREN, p. 50).

Tous deux, Claude et François, avaient placé, au cœur de leur vie et au cœur de leur projet apostolique, les pauvres, les plus abandonnés; tous deux formèrent des apôtres pour les missions; tous deux avaient pris la Vierge et l'Esprit-Saint comme source de la vie apostolique de leurs Instituts.

*«L'union de nos deux sociétés m'a toujours paru dans l'ordre de la volonté de Dieu. Elles se proposent la même œuvre, marchent dans la même ligne. Or, il n'est pas dans l'ordre de la divine providence de susciter deux sociétés pour une œuvre spéciale si une seule peut suffire»* (P. LIBERMANN, Lettre aux communautés, N.D., X, p. 339).

### LETTRE DE POUILLART DES PLACES AUX SPIRITAINS DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Mes chers confrères,

Vous m'avez demandé un petit mot pour fêter le 300<sup>e</sup> anniversaire de ma naissance. C'est très gentil de votre part, bien que je n'aie jamais été porté à écrire. Je n'ai pas même conservé une seule de mes lettres.

Je vous regarde toujours comme mes pauvres écoliers, ceux de notre auberge de la rue des Cordiers. Je ne sais si cela vous plaît, car les adultes – et 276 ans, c'est quand même un bel âge! – n'aiment guère être considérés comme des enfants.

En ce temps-là, tout était plus simple qu'aujourd'hui. Peu de chose nous suffisait et nous en étions vraiment contents. Quand on commence, il faut bien s'en tenir à l'essentiel. Nous avons eu quelques difficultés, c'est vrai. Notre projet ne prévoyait qu'un petit groupe, et le nombre a vite augmenté, malgré nous. Il a fallu changer de maison, vous le savez; et trouver de quoi manger n'a pas toujours été facile. J'avais vraiment l'impression de vivre une aventure, une marche vers l'inconnu, qui nous dépassait de jour en jour. Mais nous étions tellement sûrs que Dieu faisait avec nous la même route! C'était réellement beau!

Je n'ai pas réussi à faire tout ce que j'avais rêvé. A quoi bon le regretter? Le temps que le bon Dieu m'a accordé n'a pas été bien long; mais quand on commence une œuvre, il ne faut pas être trop pressé. Le mystère de Dieu est un mystère caché. L'Esprit le révèle petit à petit à ses saints apôtres et prophètes (Eph., 3, 5). Je savais que pour mener cette révélation à sa plénitude, Dieu compterait autant sur vous qu'il avait compté sur moi. Les membres de notre Congrégation sont les membres d'un corps vivant, et à chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour le projet commun (I Cor., 12, 7).

C'est merveilleux quand on regarde ce que votre charité missionnaire arrive à faire aujourd'hui aux quatre coins du monde! Je n'aurais pas osé demander tant à mes pauvres écoliers de jadis. Et puis, vous êtes maintenant dans tellement de pays que j'ai bien de la peine à vous localiser sur une carte.

Aujourd'hui, les pauvres ont changé, et les écoliers sont bien différents de ce qu'ils étaient quand je les ai connus à Paris. Mais je remercie Dieu, parce que c'est toujours le même rêve qui vous saisit. Il y a, aujourd'hui encore, des situations d'abandon et d'oppression qui crient vers vous: que votre cœur soit toujours ouvert pour y répondre. Si vous bouchez vos oreilles, personne ne les entendra. C'est à vous que Dieu pense, quand il entend ces cris, comme il a pensé à Moïse quand son peuple criait, au temps de l'oppression.

Vous vivez à une époque où l'on est fasciné par la découverte de l'Esprit-Saint. Là aussi, vous avez une chance à saisir. Il faut en profiter. L'Esprit a été la source de notre premier amour. Ce n'est pas par hasard qu'il nous a confié son nom. De son dialogue avec Marie a jailli le salut pour le monde. Ce dialogue sera toujours au cœur de notre vocation spiritaine.

Vous vous demandez s'il est bien utile que je revienne sur le passé, dans un siècle comme le vôtre, tellement tourné vers l'avenir. Qu'est-ce que vous voulez! C'est difficile d'oublier le berceau où l'on est né; notre cœur est toujours là. Quand on y retourne, quand on y pense, croyez-moi, on se sent rajeunir et l'on a envie de recommencer, de revivre cette aventure. Nostalgie du passé? Peut-être! Mais si j'aime revenir à la rue des Cordiers, ce n'est pas d'abord parce qu'elle était de mon siècle, le XVIII<sup>e</sup>, un siècle que j'ai aimé avec tout mon cœur. J'y reviens comme à quelque chose qui est toujours vivant en nous: l'appel du ventre maternel, la source de notre vie spiritaine. Et vous savez, les sources, elles sont toujours vivantes.

Mais je ne vous en veux pas si vous pensez que, tout cela, ce ne sont que des souvenirs. Pardonnez-moi. Pour les vieux, les souvenirs, ce sont toujours des rêves. Et c'est bon de rêver, même si l'on a 300 ans.

Fraternellement vôtre.

Claude POUILLART